

PARTIR POUR L'“ORIENT ESPAGNOL”: REGARDER, FANTASMER ET/OU LIRE?*

Luis Gaston Elduayen
Universidad de Granada

RESUMEN: Subcategoría literaria o sencillamente literatura de viajes, las memorias, relaciones o recuerdos escritos por un número considerable de franceses, que, por los motivos más diversos, han pisado el suelo del otro lado de los Pirineos, constituyen un corpus inestimable de la memoria y de la Historia, a pesar de las miradas minadas, a veces, por el estereotipo y el contacto fugaz y distante. ¿La opinión no suplanta la visión, el mito y las ideas ancladas no enmascaran la realidad, el “escritor modelo” no circunscribe la escritura de los “simples” viajeros –con un estilo, con frecuencia, cursivo, profundo y ambarado– atraídos, particularmente, por un país de ensueño –Andalucía, sus mujeres/hembras y sus leyendas? Puesta en escena de elementos vistos y contemplados y de sí mismo, en un teatro construido, tal vez, inconscientemente, topografía mental de un público ávido de sensaciones desconocidas y extremas. “Reexperiencia” escritural del evento en un universo realizado con sueños balizados con descripciones inmediatas por el “Seducor”.

RÉSUMÉ: Sous-catégorie littéraire ou tout simplement littérature de voyage, les mémoires, relations ou souvenirs écrits par un nombre considérable de français, qui, pour des motifs les plus divers, ont foulé la terre d'outre Pyrénées, constituent un corpus inestimable de la mémoire et de l'Histoire, malgré des regards minés, parfois, par le stéréotype et par le contact pressé et distant. L'opinion ne supplante-t-elle pas la vision, le mythe et les idées reçues ne masquent-ils pas la réalité, l'“écrivain modèle” n'emboîte-t-il pas l'écriture des “simples” voyageurs –souvent au style cursif, profond et ambré– attirés, particulièrement, par un pays de rêve –l'Andalousie–, par ses femmes/femelles et ses légendes? Mise en scène des éléments vus et contemplés sur un théâtre que l'on s'est procuré probablement à son insu, topographie mentale d'un public avide de sensations inconnues et extrêmes. “Réexpé-

*Cette réflexion est un aperçu général d'un travail de plus longue haleine ayant pour objet la présentation et l'analyse des mémoires, récits, relations effectués par des voyageurs français qui ont visité l'Andalousie pendant le XIXe siècle. Notre recherche se déroule dans le cadre d'un programme de recherche –I+D de référence HUM2006-04397/FILO– subventionné par le Ministère de l'Education Nationale.

rience” scripturale de l’événementiel d’un univers construit avec des rêves balisés de descriptions immédiates par l’ “Enchanteur”.

PALABRAS CLAVE: literatura de viajes, estereotipo, sueño, realidad, Andalucía, España.

MOTS CLÉS: littérature de voyage, stéréotype, rêve, réalité, Andalousie, Espagne.

Il n’y a pas de littérature sans témoignage authentique, sans expérience fondée. On ne bâtit rien avec de l’illusoire, et surtout pas de bons récits de voyage (Ch. Charrière).

Savoir regarder n’est pas donné à tout le monde, surtout lorsque la façon est minée par le stéréotype et la symbiose exaltante par le contact pressé et distant. Un voyageur qui promène son regard assoiffé et consigne par écrit ses observations, ses expériences et son vécu n’est pas *strictu sensu* un écrivain. Mais parmi ces français qui, pour des motifs les plus divers –commerce, plaisir, curiosité, politique ou guerre–, ont foulé la terre d’outre Pyrénées, il en est qui par la grâce de leur volonté “de ne rien omettre” et à cause de l’opacité –malgré leurs aveux de rigueur et d’authenticité– inhérente à toute société que, pourtant, ils décrivent, il en est dont leurs Mémoires deviennent œuvre d’art en ce sens que la représentation scrupuleuse de la connaissance est peut-être une condition *sine qua non* de l’écriture esthétique. Bien que les questions concernant la poétique de ces récits ne soient pas abordées, dans cette réflexion, on ne peut pas oublier en premier lieu l’énorme quantité de cette production scripturale et ensuite la qualité de certains ouvrages, mis à part, évidemment, les grands écrivains: Gautier, Chateaubriand, Dumas¹, etc. Peut-on mettre en rapport l’*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de l’“Enchanteur” et le *Voyage de Julien à Jérusalem* “ce document, assez souvent fâché avec la grammaire, l’orthographe et surtout la ponctuation” (M. Regard, 1969: 1509)? Mais “sa comparaison ne manque pas de piquant”, ajoute le critique, lorsque l’on considère et les motivations et le résultat.

1. Théophile Gautier, Chateaubriand et Dumas furent vraiment des voyageurs infatigables, sans doute des plus mobiles du XIXe siècle. L’ensemble de leurs récits montre, d’ailleurs, un grand souci de convergence entre la relation et le regard du visiteur sur les lieux. Le premier se présente dans son *Voyage en Espagne* (1843), comme un “voyageur enthousiaste et descriptif qui, la lorgnette en main, s’en va prendre le signalement de l’univers”.

“Sous-catégorie littéraire” ou tout simplement littérature de voyage², toujours est-il que l'on peut observer, dans certains de ces ouvrages, une volonté arrêtée de s'écarter des modèles précédents, même s'il s'agit de devanciers illustres. L'affaire n'est pas facile étant donné la longue tradition scripturale, la mode et l'attention constante pour ne pas emboîter le pas aux grands auteurs, pour que l'opinion ne supplante pas la vision, les idées reçues ne masquent pas la réalité. Outre les composantes idéologique, artistique, religieuse et, de toute évidence, l'équilibre spirituel pour éviter le recours à l'"espagnolade" ou l'anti-espagnolisme de souche, il faut y ajouter la richesse et la complexité de l'objet. La tâche n'est pas simple et le Baron Dembowski le signale ouvertement, dans sa "correspondance":

Depuis quinze jours, je me propose de vous donner une esquisse sur Séville, mais par où commencer? Femmes aussi séduisantes que dangereuses pour le repos du voyageur, architecture arabe, mœurs, traditions, une cathédrale magnifique, remplie d'admirables tableaux: je vous demande si tout cela peut tenir dans les bornes d'une lettre? (1841: 157)

Nombreux sont les français qui décident l'exploit de traverser l'Espagne "arriérée" et coupée de l'Europe libérale, de défiler à dos de mulet par le passage de Despeñaperros, de s'aventurer dans la Sierra Morena "parsemée de *bandoleros*" pour arriver dans les grandes villes de l'Andalousie –Granada, Málaga, Sevilla, Córdoba, Cádiz. On ne peut pas nier qu'il existe dans tout regard voyageur une mise en scène non seulement des éléments vus et contemplés, mais aussi de soi sur un théâtre que l'on s'est procuré probablement à son insu. C'est l'amorce de la rêverie, car l'imagination de ces mémorialistes du XIXe siècle rédigeant leurs visions, leurs souvenirs, vaut tous les steamers, tous les paquebots de l'ère actuelle³. Ils ne craignent pas les fréquentes évocations de leurs impressions les plus subjectives, et l'on s'avise qu'ils font partie du groupe restreint des voyageurs "les plus modernes" du siècle et qu'ils assurent, indubitablement, la transition avec ceux qui s'illustreront dans l'écriture de voyages au XIXe siècle, en ce sens qu'ils

2. D'autre part, même si les relations de voyage échappent aux classifications des poétiques "strictes" qui considèrent la littérarité par la fiction ou la poésie, même si ces ouvrages en prose se situent, souvent, délibérément en dehors de la Littérature, une typologie qui se fonderait sur des critères formels pourrait fixer des noyaux théoriques et rendre ainsi compte du vrai fonctionnement des textes "historiques". Autrement dit, de la nature réelle des récits de voyage.

3. Il est à constater, cependant, l'autre face de la monnaie et le ton burlesque ou railleur de certains de ses visiteurs –spécialement Dumas– qui n'hésitent point à exhiber leur attitude dédaigneuse lorsqu'il s'agit de décrire les monuments de la ville de la Giralda: "C'est un certain nombre de pierres posées les unes sur les autres, d'une manière plus ou moins capricieuse, plu ou moins fantasque (...)" (1847, v. V: 8).

ont su souligner la difficulté de mettre ce qu'ils voient, ce qu'ils éprouvent en mots. Problème posé tout d'abord par la confrontation à des réalités très différentes de celles que l'on nomme habituellement, et problème aussi provenant de la nécessité de dire autrement ce qui, souvent, a déjà été remarqué concernant le même objet. Étant donné qu'au fil du temps, la possibilité augmente de pouvoir puiser abondamment dans les livres des autres, et que la possibilité existe de parvenir à décrire d'une manière de plus en plus précise des contrées où l'on n'a pas mis le pied⁴.

Quoi qu'il en soit, certains de ces textes montrent une sensibilité indiscutable aux spécificités méridionales, accompagnée parfois d'une grande acuité d'observation, d'une capacité à détecter et à rendre compte des défauts et des formes d'inefficacité des gouvernants de la nation espagnole, qui se répercutent sur la région andalouse. Les voyageurs feront donc provision de ces images, leur écriture étant conçue pour être la représentation, le témoignage véridique de tout ce qui leur vient sous les yeux pendant "leurs pérégrinations".

Tous ces aventuriers, spécialement depuis la fin des guerres napoléoniennes –époque où commença l'envie occidentale du voyage d'agrément–, ont accompli une fonction primordiale: être l'avant-garde, les éclaireurs prêts à observer les contrées "étrangères" –et étrangères–, et capables de transmettre à un public avide de nouveautés des sensations inconnues et extrêmes, des réflexions même pour attiser leur âme tiède, pour mieux, grâce à eux, ressentir⁵. Il serait passionnant de retracer toutes ces idées et sensations justes cochées par ces "bourlingueurs", des images, des commentaires, des métaphores qui ont été exploitées dans les correspondances privées. Tels furent Alexandre de Laborde et son *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* –en quatre volumes (1806-1820), et l'*Itinéraire descrip-*

4. Il peut arriver qu'une narration fictive prenne toutes les apparences de la vision réelle: Jules Verne est, sans nul doute, l'exemple le plus frappant. Il a démontré que l'invention ne s'écarte pas tellement des récits de voyages, ni au niveau de la véracité des descriptions, ni sur le plan des formulations littéraires.

5. La remarque de Jean-Yves Aymes (2003: 253-254) nous semble de tout point exacte: "Plusieurs façons d'appréhender l'espace ibérique s'offrent au voyageur français décidé à effectuer une visite au sud des Pyrénées vers les années 1830-1850. Il peut tenter de saisir dans sa totalité en sillonnant le territoire en tous sens, au cours d'un interminable périple auquel il devra finalement renoncer, faute de temps, de courage ou de ressources financières. Devant cette impossibilité il pourra, changeant radicalement de perspectives, parcourir l'Espagne... en restant chez lui, occupant ses heures à lire des guides et autres ouvrages descriptifs, qu'il aura toute latitude ensuite pour résumer, remodeler ou combiner". Composante de la mode romantique ou *a priori* tenace, l'arabisation du sud –particulièrement de ses habitants– par les voyageurs français du XIXe siècle est un fait incontestable, lequel va, souvent, de pair avec la critique la plus sévère de l'influence néfaste de la politique des Habsbourgs, l'obscurantisme, l'arriération économique et l'Inquisition.

tif de l'Espagne (1808)⁶, par exemple, Antoine Fontaney et ses *Souvenirs d'Espagne* (1832), ou Adolphe Guérout *Lettres sur l'Espagne* (1838), véritables auteurs de guides⁷ sensibles où l'information purement viatique côtoie la vision esthétique et où le regard s'attache à débusquer le repli secret, la saveur, le parfum et la nuance. Et si tout cela apparaît en dépit d'une absence antérieure essentielle dont les voyageurs postérieurs pourront s'inspirer –Pierre Loti, écrivain de haute volée qui parcourut le monde en le commentant d'un style cursif, profond et ambré–, tous pourront se regarder dans le miroir de l'*Itinéraire* de Chateaubriand, expédition aventureuse et sentimentale, pérégrination esthétique dont les fortes oppositions de couleurs arrachent à sa plume des harmonies éblouies et des audaces surprenantes, ou dans le *Voyage pittoresque* de Laborde, probablement “el más extenso empeño de hispanófilo hasta el día de hoy” (Tormo, 1944: 371). Mais on trouvera, dans nos voyageurs, la langue schématique et prédéterminée des militaires ou celle plus désinvolte et éblouie de la noblesse et de la bourgeoisie en mal de dépaysement. De la portée historique et scripturale de son aventure Chateaubriand est bien conscient:

Je tentai l'aventure, et il m'arriva ce qui arrive à quiconque marche sur l'objet de sa frayeur: le fantôme s'évanouit. Je fis le tour de la Méditerranée sans accidents graves, retrouvant Sparte, passant à Athènes, saluant Jérusalem, admirant Alexandrie, signalant Carthage, et me reposant du spectacle de tant de ruines dans les ruines de l'Alhambra.

J'ai donc eu le très petit mérite d'ouvrir la carrière, et le très grand plaisir de voir qu'elle a été suivie après moi. En effet mon *Itinéraire* fut à peine publié, qu'il servit de guide à une foule de voyageurs. Rien ne le recommande au public que son exactitude; c'est le livre de postes des ruines: j'y marque scrupuleusement les chemins, les habitacles et les stations de la gloire (Chateaubriand, 1969: 695).

6. Alexandre de Laborde (1773-1842) est, sans nul doute, l'un des précurseurs les plus significatifs des voyageurs français en Espagne et en Andalousie du XIXe siècle. Homme politique, archéologue et historien, il est bientôt attiré par la richesse archéologique et historique de l'Espagne: en 1802 apparaît sa première publication scientifique sur une mosaïque trouvée en Itálica en 1799. Il aborde, dans ses deux ouvrages consacrés à l'Espagne –*Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* et *Itinéraire descriptif de l'Espagne*– non seulement l'étude des antiquités classiques gréco-romaines, mais aussi les monuments médiévaux –arabes et gothiques. Il dirige toute une équipe de spécialistes et artistes –comme les peintres Florent-Fidèle-Constant Bourgeois du Castelet, Jacques Moulinier ou François Ligier– qui collaborent avec lui, dans ses recherches archéologiques, sans renoncer, pour autant, à la rédaction de ses ouvrages et à la reproduction graphique, de ses propres mains, des monuments.

7. À ce propos citons les guides Joanne dont le succès fut énorme et où les voyageurs pouvaient trouver tous les renseignements nécessaires pour se déplacer dans la péninsule ibérique: horaires des trains, divers possibles trajets, monuments, hébergement, *posadas*, etc.

Sont-ils sollicités par l’envie de découvrir un pays “différent”, distant malgré la proximité géographique, par la nécessité de constater ce que leurs prédécesseurs, dans l’aventure “orientale”, ont vu et décrit, ou par le désir d’être en avance sur d’autres aventuriers? Ceux qui s’adonnent à l’écriture passent beaucoup de temps retranchés dans leur “chambre” –et souvent ils s’en désolent–, mais ils font des rêves qui franchissent les frontières pour eux. Il est évident qu’il existe des liens profonds se nouant entre la fascination du voyage, de l’aventure en terre étrangère et la passion littéraire. *Mutatis mutandis*, l’*Odyssee*, *Candide*, l’*Itinéraire*, *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile. 1838-1840* du Baron Ch. Dembowski ou *L’Espagne sous Ferdinand VII* (1838) d’Astolphe de Custine ne sont-ils pas marqués par l’inéludable frénésie du départ et le désir tyrannique d’aller vers un ailleurs où poser son regard inassouvi?

De ce point de vue, on pourrait penser que les campagnes napoléoniennes ont été l’occasion d’un regard un peu spécial, voire forcé, dont on ne peut ne pas regretter qu’elles soient devenues, souvent, atroces et meurtrières: c’est la guerre qui a jeté le Général Marquis Alphonse d’Hautpoul, le soldat Joseph-Esprit-Florentin Guitard ou Maximilien Sébastien Foy, général du Premier Empire, sur les routes “impraticables” de l’Espagne. La palette polychrome de certains d’entre eux, sous la vieille poussière des siècles est devenue soudain, par une inversion visuelle complète, nuit tragique et sombre dont les “pontons” de Cadix (Jal, 1832) et la ville “meurtrière” de Bailén sont restés à jamais le symbole.

Ils sont partis à la recherche de l’Andalousie ou de l’“andalousité” (sic), c’est-à-dire d’une idiosyncrasie facilement définissable, alors que l’hétérogénéité et la divergence s’imposent partout, d’un archaïsme englobant monuments, mœurs et paysage alors que la modernité –considérée comme une atteinte *contra natura*– tend à s’imposer. Face à l’homogène caractériel cherché, il existe une vision plus réelle de l’art et notamment de l’architecture: le siècle d’Auguste se mélange avec le moyen âge des arabes, le gothique du nord avec le *plateresco* castillan, qu’ils retrouvent à Baeza. En tout état de cause, l’évocation de l’Andalousie traditionnelle a pour finalité de faire rêver les lecteurs, de faire apparaître devant leurs yeux les merveilles que ses villes enferment, de leur offrir le “déménagement” mental qu’ils cherchent dans la lecture. Bref, oublier le présent pour remonter le cours de l’Histoire et retrouver “la belle race arabe” qui a laissé ses traces sur les beaux visages des andalous.

Dans certains de ces regards, qui semblent voir les suintements du passé dans les couloirs du temps, apparaît une Andalousie comme une résurgence antique. Elle est, à côté de l’Europe sortie des Lumières, comme une île isolée mais enso-

leillée, une terre qui lance à jamais le vieux chant de la différence et de l'immobilité cherchée et trouvée. Avec leurs manières bien à eux d'examiner la terre andalouse et de décrire ensuite son âme, ses coutumes et ses femmes/femelles. Ils voyagent souvent à la dure, mais leur approche n'est pas toujours dénuée d'apriorisme: “Car l'hispanophilie alors en vogue dans les milieux intellectuels français regorge de jugements à l'emporte-pièce et cultive un exotisme à bon marché, sur fond de malentendus historiques qui vont faire long feu” (Mandopoulos, 2002: III). Il s'agit, nous semble-t-il d'une littérature à réévaluer par la qualité de certains de ces auteurs, par l'envie d'un ailleurs qui souvent n'est pas atteint, mais que les lecteurs, dans la distance commode ou résignée, savourent même si ces terres de l'ailleurs, en réalité, ce sont des créations scripturales⁸. Géographie réelle, mais descriptions souvent préconçues de ses habitants⁹: beauté de ses femmes, comportement des hommes, ignorance spirituelle des unes, violence physique et amour de liberté des autres, la joie de vivre de tous.

C'est donc arbitrairement que l'on a choisi de citer quelques auteurs parmi beaucoup d'autres, avant de centrer notre intérêt sur celui qui –malgré le peu de précisions qu'il nous a laissées de son passage par l'Andalousie– a construit le modèle de récit de voyage du XIXe siècle, Chateaubriand. Ils continuent une aventure ouverte par leurs prédécesseurs avides de découvertes et soucieux de les faire partager. Ce sont des livres souvent palpitants comme livres de mémoires, spécialement en ce qui concerne les incidents et les expériences inattendues qui se produisent sur leurs itinéraires. On y retrouve même tous les éléments d'une aventure presque à suspense. Avec *bandoleros*, –“les brigands qui dominent en maîtres sur les routes de Malaga, Grenade et Séville (Dembowski, 2007), *contrabandistas*, dans des maisons d'apparence paisible, gitans dévergondés et sales, mais dont la Carmen de Mérimée représente l'archétype littéraire. Et belles anda-

8. Tout autre sera l'attitude des écrivains voyageurs du XXe siècle comme le montre pertinemment Gérard Cogez (2004: 28): adopter une position critique, s'éloigner du domaine de la relation plus ou moins fictionnelle, s'écarter du genre même de “récit de voyage” pour éviter tout malentendu par rapport à la réception de leurs écrits, éviter, finalement, “d'être rangés dans la cohorte déjà longue des chroniqueurs de voyage”.

9. Dans ces observations, il ne manque point, très souvent, quelque préjugé historique, idéologique ou antiespagnol. C'est ainsi que Adolphe Desbarolles (1853: 64) signale le prétendu caractère espagnol en l'assimilant à celui des méridionaux, et par un apriorisme qui extrapole même le particulier andalou à la nation espagnole:

Le peuple espagnol, c'est toujours le peuple maure, c'est le plus généreux, le plus loyal, le plus spirituel de tous les peuples; il est sobre, patient, bienveillant, brave. Il est fier et par conséquent toujours noble, toujours digne, même et surtout dans la classe inférieure, chez les *arrieros* et les *contrabandistas*.

louses ensorceleuses, parfois, “aux regards lascifs” ou les *cigarreras* de Séville, entraînant, guillerettes, effrontées, que l’on peut attendre à la sortie de la fabrique de tabac pour échanger avec elles des propos (Brickman, 1852: 157)¹⁰.

Il est évident que le baron de Férussac, Paul Flat ou Charles Fierville n’ont pas les éclats de Dumas ou de Gautier décrivant les andalous avec la vigueur et les excès du regard pénétrant et de l’ironie. Ils appartenaient à des milieux de gens mesurés, fermement attachés à la bienséance de la haute société parisienne. On dirait aujourd’hui qu’ils furent des écrivains bourgeois se penchant sur les “indigènes”, leurs us et coutumes, pris dans la durée historique de ces déplacements exceptionnels. Peuple qui est leur plus prenant personnage, et que “l’on doit retrouver, inchangé, de nos jours” –affirment quelques-uns–, humanité à laquelle on s’attache avec mélancolie. Leurs récits constituent une passionnante promenade sur ce pays de rêve, toutes proportions gardées une sorte de Baedeker¹¹, un guide du voyageur dans les villes célébrées par les mémorialistes ou “inventées” par les écrivains. Car, comme le souligne P. Antoine, “Le voyageur opère un tri et propose une réexpérience, plus qu’il n’enregistre le réel. Le rétablissement d’une cohérence est ainsi assuré même si celle-ci ne se lit pas sur le seul plan de la logique événementielle” (2000: 295).

Étant donné que les voyageurs français, en général d’origine citadine, portent un regard plus sélectif et souvent exclusif sur les aspects urbains –fêtes, monuments, personnages, *patios*– que sur l’espace rural, leurs yeux observent, essentiellement, les principales villes andalouses. Nonobstant, les quelques voyageurs qui s’intéressent aux réalités rustiques, reprennent généralement l’image chère à la France antiespagnole du XVIII^e siècle (J-R. Aymes, 2003) d’une campagne pauvre et abandonnée. Grenade, la ville “arabe” par excellence, ses monuments inoubliables constituent un attrait sans parangon avec les autres villes andalouses. Cadix est sans conteste la moins racée, avec ses rues propres et ses maisons bien construites et entretenues qui reflètent l’image d’un espace plus européen et “par-

10. Il est pourtant vrai que les femmes andalouses sont l’objet aussi de regards moins favorables comme celui de Madame de Brinckman, de Féréal ou du marquis de Custine: leurs yeux sont beaux et pénétrants, elles sont charmantes, elles ont de l’esprit, mais leur spontanéité dépasse la bienséance. Pour ce dernier la sévillane authentique est moins belle mais plus insidieusement érotique, et de nature à provoquer “le désir”.

11. Du nom de ce libraire allemand (1801-1859) qui publia une collection de guides de voyage pour des destinations différentes. Ces livres devinrent le *vademecum* peut-être le plus utilisé par les voyageurs et les visiteurs des divers continents.

ticulièrement britannique”. Séville et Cordoue, sans justifier pleinement l’aventure d’un voyage en Andalousie, offrent aussi, bien que d’une manière moins authentique, ce que tout voyageur/lecteur cherche en se déplaçant vers le midi: spécificité, “renversement psychologique” et, selon la formule de A. Roger, un moyen de *se barbariser*. Malaga, qui apparaît beaucoup plus tard dans l’horizon, ne possède vraiment pas des éléments remarquables et que l’on puisse considérer propres, à l’exception de ses produits agricoles et son prospère commerce maritime¹². De toute façon, il revient à la ville du Guadalquivir d’être le canon de toute la région, lorsque l’on cherche l’art pictural –si attirant, en général, pour ces visiteurs instruits connaissant les grands peintres espagnols: Valdés Leal, Murillo¹³ spécialement, Zurbarán, etc.–, les personnages et les faits typiques, *majos* et *majas*, les *tertulias*, les danses, la corrida de taureaux, une sérénade nocturne, la Semaine Sainte ou une exécution sur la place publique.

La noblesse/bourgeoisie de naguère lisait, peut-être, beaucoup plus qu’aujourd’hui. Sa fringale de récits de voyages et d’aventures était quasiment sans limites et s’en enivrait sans relâche. La raison en est que le récit de ces “aventures ibériques” étant la réalité –une autre réalité, fréquemment– ayant sa “grammaire” –ses normes et principes, sa structure et son sens–, ses événements propres, ses plaisirs et ses mésaventures, constituait, si l’on accepte l’expression, la topographie mentale d’un public bien concret et séduit par la “mode espagnole/andalouse”. Celui même qui trouvait, dans les relations des voyageurs, un reflet de son imaginaire, de ses envies et de ses passions. Et si ce n’étaient les siens, au moins l’incitaient-ils à sympathiser avec eux.

Mais, “De l’homme en partance ou en fuite” (Jacques Dubois, 2000: 324), Chateaubriand donne une image particulièrement canonique se présentant, dans l’*Itinéraire*, à l’écoute du monde, très sensible à la beauté des paysages et des monuments qui l’entourent et tout imbu d’une existence toute neuve. Chateaubriand, le premier, incarne la figure de l’écrivain voyageur chez qui les déplacements de toutes sortes vont non seulement reconstruire l’histoire des peuples

12. De toute évidence il est des mémorialistes dont le jugement est tout autre: Edgar Quinet (1846), par exemple, considère Cordoue plus évocatrice que la ville de l’Alhambra ou celle de l’Alcázar.

13. Murillo est considéré, à n’en pas douter, comme le grand peintre andalou. La peinture espagnole, en général, et l’existence d’une véritable école sévillane reconnue est, en grande partie, due à Antoine de La Latour (1855) spécialement avec l’inclusion dans son ouvrage d’un chapitre consacré à “Murillo et l’école sévillane”, où il signale “une succession de maîtres” et “de doctrines qui constituent une tradition”, la formation d’une école.

oubliés ou condamnés à disparaître¹⁴, mais aussi devenir une donnée primordiale de la fiction littéraire, dans la mesure où ils constituent désormais une part non négligeable de l'existence. L'écrivain prête, sans aucun doute, aux protagonistes de son roman *Les Aventures du dernier Abencérage* (1826) des observations et des impressions qui s'accordent avec la présence réelle sur les lieux. L'écriture se trouve associée étroitement à la nature du voyage, comme suscitée par lui, et son récit est pétri par son expérience. "La place grandissante prise par les formes nouvelles du nomadisme, comme signe particulièrement marquant du réel, est une donnée à laquelle les écrivains de voyage ne demeureront pas insensibles" (G. Coge, 2004, 26). L'essai de définition du récit de voyage avancé par Louis Marin est, à notre avis, celui qui s'approche le plus de ce type de littérature spécifique: "Un type de récit où l'histoire bascule dans la géographie, où la ligne successive qui est la trame formelle du récit ne relie point, les uns aux autres, des événements, des accidents, mais des lieux dont le parcours et la traversée constituent la narration elle-même; récit plus précisément, dont les événements sont des lieux qui n'apparaissent dans le discours du narrateur que parce qu'ils sont les étapes d'un itinéraire. Le propre du récit de voyage est cette succession de lieux traversés, le réseau ponctué de noms et de descriptions locales qu'un parcours fait sortir de l'anonymat et dont expose l'immuable préexistence" (1973: 64-65)¹⁵.

Le long et descriptif titre *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne* (1811) signale déjà la présence de Chateaubriand en Espagne. L'escale en Espagne, apparemment incohérente et hors des plans prévus, se trouve brièvement notée,

14. Particulièrement expressives et graves sont ses constatations et ses prévisions sur la Grèce:

J'avais une consolation en regardant les tombes des Turcs: elles me rappelaient que les barbares conquérants de la Grèce avaient aussi trouvé leur dernier jour dans cette terre ravagée par eux (...) Autour de moi étaient des tombeaux, le silence, la destruction, la mort, ou quelques matelots grecs qui dormaient sans soucis et sans songes, sur les débris de la Grèce. J'allais quitter pour jamais cette terre sacrée: l'esprit rempli de sa grandeur passée et de son abaissement actuel, je me retraçais le tableau qui venait d'affliger mes yeux (Chateaubriand, 1969: 901-902)

ou son affirmation sur l'effacement de la Terre Sainte de la mémoire des hommes: "Lorsqu'en 1806, j'entrepris le voyage d'outre-mer, Jérusalem était presque oubliée; un siècle antireligieux avait perdu mémoire du berceau de la religion: comme il n'y avait plus de chevaliers, il semblait qu'il n'y eût plus de Palestine" (695).

15. L'un après l'autre, ces aventuriers traversent et nomment les mêmes lieux, les mêmes endroits: la Bidasoa, San Sebastián, Vitoria, Madrid, Aranjuez, Puerto Lápice, etc., jusqu'aux portes de l'Andalousie. Il y en a qui pensent connaître l'Espagne en traversant la Bidasoa pour visiter San Sebastián, d'autres qui considèrent Madrid comme la représentation en miniature de tout le pays et d'autres dont les données géographiques spécialement imprécises nous feraient croire à une correspondance parfaite entre l'Andalousie, l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient, l'Égypte, l'Inde ou l'Asie musulmane.

détaillée, dans un fragment des *Mémoires d'Outre-Tombe*, supprimé en 1845, mais révélé plus tard par Sainte-Beuve. Le texte évoque la figure de Nathalie de Noailles et son projet de voyage en Espagne, vers la fin de 1806, pour réaliser des croquis destinés à illustrer le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* que son frère Alexandre de Laborde avait l'intention de publier. L'“Enchanteur” et la dame se mirent d'accord pour se retrouver, à la fin du périple, en Andalousie:

Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdémone et d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée m'absorbait; je comptais avec impatience les moments. Au bord de mon navire, les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver en Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! (...) Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire.

À l'idée d'un voyage humaniste –la Grèce, l'Italie, Constantinople, Egypte– et chrétien –le pèlerinage à Jérusalem–, à la recherche d'images et d'inspiration pour *Les Martyrs* et au besoin d'autres espaces et d'autres temps, s'ajoutait, de manière impérative et impatiente, le “rendez-vous” en Andalousie et la transposition chevaleresque –dans *Les Aventures du dernier Abencérage*– de qui, descendant du baron Geoffroy –l'un des nobles qui avaient accompagné Saint Louis dans la Croisade–, retourne de Terre Sainte comme chevalier couronné de gloire aux bras de sa dame fidèle. Finalement, le 30 de mars 1807 le “pèlerin” arrive à Algeciras. Mais, il est plus que probable que la rencontre avec Nathalie se produisît à Cordoue et non pas à Grenade, comme le laisse entendre l'écrivain, dans l'“Avertissement” qui précède *Les Aventures du dernier Abencerraje*: “cette mosquée transformée en église, qui n'est autre chose que la cathédrale de Cordoue” (Chateaubriand, 1969: 1361):

Nous reconnûmes l'Espagne le 19 à sept heures du matin, vers le cap de Gatte, à la pointe du royaume de Grenade. Nous suivîmes le rivage, et nous passâmes devant Malaga. Enfin, nous vîmes jeter l'ancre le Vendredi Saint, 27 mars, dans la baie de Gibraltar.

Je descendis à Algéciras le lundi de Pâques. J'en partis le 4 avril pour Cadix, où j'arrivai quatre jours après, et où je fus reçu avec une extrême politesse par le consul et le vice-consul de France MM. Leroi et Canclaux. De Cadix, je me rendis à Cordoue: j'admire la mosquée, qui fait aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Je parcourus l'ancienne Bétique, où les poètes avaient placé le bonheur. Je remontai jusqu'à Andujar, et je revins sur mes pas, pour voir Grenade. L'Alhambra me parut digne d'être regardé, même après les temples de la Grèce. La vallée de Grenade est délicieuse, et ressemble beaucoup à celle de Sparte: on conçoit que les Maures regrettent un pareil pays (Chateaubriand, 1969: 1.212).

Dès l’“Avertissement” du roman, Chateaubriand certifie l’authenticité de ses descriptions et la complémentarité topographique et informative que le roman représente par rapport à l’*Itinéraire* : “C’est sur les lieux mêmes que j’ai pris, pour ainsi dire, les vues de Grenade, de l’Alhambra, et de cette mosquée (...). Ces descriptions sont donc une espèce d’addition à ce passage de l’*Itinéraire* : De Cadix, je me rendis à Cordoue (...)” (1360).

Plus tard, dans la Vallée-aux-Loups, l’écrivain transpose les événements et son idylle espagnol dans un récit “historique” bien apprécié d’un public friand, en même temps de nouveautés et d’anciennes et chevaleresques traditions hispano-arabes: *Les Aventures du dernier Abencérage*. Sous le nom incantatoire et la beauté séductrice de Doña Blanca –“cette femme enchanteresse (...) comme ces Fées charmantes qui apparaissaient à Tristan et à Galaor dans les forêts (...) avec les charmes d’une Française, elle avait les passions d’une Espagnole”– se cache Nathalie de Noailles. Aben-Hamet et son fol amour –“Favorite des Génies, dit l’Abencérage, je te cherchais comme l’Arabe cherche une source dans l’ardeur du midi” (Chateaubriand, 1969: 1370-1371)– incarne la personne de l’illustre voyageur. Son témoignage et les descriptions de Grenade, bien que peu nombreuses, certifient son pouvoir d’observation, sa capacité de captation du paysage et de la géographie environnante. Cette attention spatiale diffère considérablement de l’exiguë notice que l’*Itinéraire* remémore de son passage réel par la “patrie” des Abencerrajes. Grenade historique –la perspective générale de la ville, “Grenade est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée”; ses rivières, “le Xénil et le Douro”; sa plaine “charmante, appelée la Véga” (Chateaubriand, 1969: 1364-1365)– devient Grenade romancée, pays de “tendres passions” qui envahit les rêves, la mémoire et l’écriture de Chateaubriand. Ce récit révèle non seulement son aventure secrète avec sa bien aimée, mais aussi sa connaissance effective des lieux:

Dans une muraille flanquée de tours et surmontée de créneaux, s’ouvrait une porte appelée la Porte du Jugement. Ils franchirent cette première porte et s’avancèrent par un chemin étroit qui serpentait entre les hauts murs, et des masures à demi ruinées. Ce chemin les conduisit à la place des Algibes, près de laquelle Charles Quint faisait alors élever un palais. De là, tournant vers le nord, ils s’arrêtèrent devant une cour déserte, au pied d’un mur sans ornements et dégradé par les âges (...) Les serviteurs frappèrent à une porte abandonnée, dont l’herbe cachait le seuil : la porte s’ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l’Alhambra (...)

Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l’amour, saisirent le cœur du dernier Abencérage (...) De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d’orangers en fleurs, des fontaines, des cours solitaires, s’offraient de toutes parts aux yeux d’Aben-Hamet, et, à travers les voûtes

allongées des portiques, il apercevait d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montrait entre des colonnes qui soutenaient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitaient à la vue ces étoffes d'Orient, que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave (Chateaubriand, 1969: 1375-1376).

On retrouve dans *Les aventures du dernier Abencérage* les couleurs, la poétique de l'*Itinéraire*, œuvre étonnante, où se mêlent les genres les plus divers et qui pose, d'emblée, le problème de la signification de ce récit insaisissable. C'est dans l'*Itinéraire* que l'on trouve, justement, la narration d'un sujet qui se reconstruit, dans une aventure de la mémoire, au rythme des séquences narratives et d'une polyphonie des voix qui se font écho. Tel fragment, isolé de son contexte, pourrait être transposé dans la fiction, si le contrat de lecture, annoncé dans le titre, n'orientait pas la réception, si des thèmes et rencontres documentées ne fédéraient pas les diverses composantes de la relation.

Le voyage, son souvenir, sa nostalgie, enfièvrèrent l'imagination d'un Chateaubriand, colorent son aventure à Grenade avec Nathalie de Noailles, et suscitent cette passion pour le passé de l'“Orient espagnol” qui enfantera son récit romanesque. L'écrivain voyageur pose son regard sur un monde faussement réel dans lequel il fait évoluer deux esprits exceptionnels. La topographie apparaît proche de la réalité, mais elle n'en est pas moins imaginaire. Un univers construit avec des rêves que l'écrivain a cependant balisés avec des descriptions immédiates. C'est précisément, ce particularisme esthétique, historique et humain qui va susciter, au XIXe siècle, l'engouement des voyageurs français qui vont s'intéresser aux mœurs et aux traditions authentiques d'un pays –particulièrement d'une région, l'Andalousie, “un paradis perdu”– isolé, méconnu, et en partie méprisé par la France, son ennemi traditionnel. Les lieux communs, les préjugés, l'“espagnolade” ne se sont pas pour autant estompés, ni les stéréotypes et les idées reçues bousculés.

On sort du “circuit” marqué pour se fondre dans un autre, inconsciemment peut-être. Décidément, le récit de voyage n'est plus ce que l'on raconte aux autres, mais ce que l'on ressent dans le silence du non-dit. Voyager en Andalousie et regarder ses grandes villes est, pour ces “visiteurs” français du XIXe, parcourir un territoire où l'on a le bonheur de se sentir étranger, dépaycé par effraction. Le témoignage de Montaigne nous paraît confirmer ce que nous venons d'exprimer: “À ceux qui me demandent raison de mes voyages: que je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche (...) C'est toujours un gain de changer un mauvais état à un état incertain”. L'homme a en tout cas besoin de croire que sous le monde réel et strictement balisé et circonscrit, il en existe un autre, tout aussi vrai et “praticable”, dans lequel il est possible, au prix de quelques risques et mésaventures, de décou-

vrir et de contempler des beautés offertes mais souvent esquives et imprenables. Comme écrit Jean Cocteau, un siècle plus tard, dans *Notes sur un premier voyage en Espagne*, “L’Espagne n’est pas un pays « poétique ». Elle est un poète, en bloc, avec tout ce que cela comporte d’individualisme. Mais son individualisme a ceci de particulier qu’il est de masse et pour ainsi dire national”.

Bibliographie

- ANTOINE, P. (2000), *Les récits de voyage de Chateaubriand*, Paris-Genève, H. Champion.
- AYMES, Jean-Renée (2003), *Voir, comparer, comprendre*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- BRINCKMAN Madame de (1852), *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850*, Paris, Franck.
- CHATEAUBRIAND (1969), *Œuvres romanesques et voyages*, v. II, Gallimard, coll. la Pléiade. Texte établi, présenté et annoté par M. Regard.
- COGEZ, G. (2004), *Les Écrivains voyageurs au XXe siècle*, Paris, Seuil.
- DEMBOWSKI, Ch. (1841), *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile. 1838-1840*, Paris, Librairie de Ch. Gosselin.
- DESBAROLLES, A. (1853), “Deux artistes en Espagne” illustrés par E. Giraud, *Le Panthéon populaire*, Paris.
- DUBOIS, J. (2000), *Les Romanciers du réel*, Paris, Seuil.
- FLAT, P. (1891), *L’Art en Espagne*, Paris, Alphonse Lemerre, Éditeur.
- GAUTIER, Th. (1843), *Voyage en Espagne*, nouvelle édition, Paris, Charpentier.
- JAL, A. (1832), *Souvenirs des pontons de Cadix*.
- LA TOUR, A. de (1855) *Études sur l’Espagne. Séville et l’Andalousie*, Paris, Michel Lévy frères Éditeurs.
- MANDOPOULOS, B. coord. (2002), *Ombre et lumière*, Paris, Omnibus.
- MARIN, L. (1973), *Utopiques. Jeux d’espaces*, Paris, Minuit.
- REGARD, M. (1969), *Chateaubriand, Œuvres romanesques et voyages*, t. II, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard.
- TORMO, E. (1944), *Centenario de Alexandre Laborde, el hispanista magnánimo*, Madrid, Viuda de Estanislao Maestre.